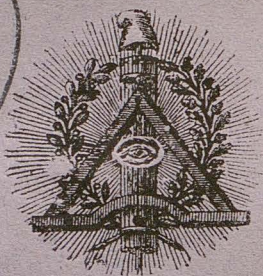


Carton 9

LIBRARY OF THE
U. S. SENATE



১৫



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ





AH! AH!

QUE NOUS SOMMES SOTS
ET DUPES.



A H ! A H !

QUE NOUS SOMMES SOTS

ET DUPES.

AH! AH!

QUE NOUS SOMMES SOTS
ET DUPES!



1791.

! H A ! H A

STOS 33M52 2008 210

12000 7000

12000 7000

12000 7000

21

AH! AH!

QUE NOUS SOMMES SOTS-
ET DUPES!

Pistouret.

DIS-MOI, mon cher ami, ce qu'il y a de nouveau. Tu fais que j'ai suivi à la Chine un Anglais avec lequel je viens de débarquer dans un port d'Angleterre, où j'ai trouvé un bâtiment prêt à faire voile pour ma patrie ; je m'y suis embarqué. Je suis arrivé à Calais, où je n'ai fait aucun séjour, & me voici. Dans toutes les villes que j'ai traversées, dans les villages, sur les routes, je n'ai vu que des soldats avec le même uniforme : par-tout j'ai entendu les tambours.

Boniface.

Comment tu ne fais pas ?

(6)

Pistouret.

Quoi !

Boniface.

Que nous sommes libres !

Pistouret.

Ah ! ah ! & c'est pour cela que nous
sommes tous armés ?

Boniface.

Oui , mon ami.

Pistouret.

Ah ! ah ! & de quoi sommes - nous
librés ?

Boniface.

Mais de . . . Nous sommes la nation :

Pistouret.

Ah ! ah ! nous n'étions donc pas la
nation ?

Boniface.

Nous l'étions bien , mais nous étions
esclaves.

(7)

Pistouret.

Ah ! ah ! je ne m'en étois pas aperçu.

Boniface.

Aujourd'hui c'est nous qui sommes souverains.

Pistouret.

Ah ! ah ! & sur qui régnons-nous ?

Boniface.

Sur... sur... Belle question, sur nous-mêmes.

Pistouret.

Ah ! ah ! la nation règne sur la nation.

Boniface.

Non, cela veut dire que nous sommes tous égaux.

Pistouret.

Ah ! ah ! & tous riches ?

Boniface.

Il s'en faut de beaucoup.

Pistouret.

Ah ! ah ! vous êtes peut-être tous gueux ?

Boniface.

A-peu-près. Cependant il y en a encore quelques-uns qui ont de très-grandes fortunes , comme les banquiers , les agioteurs , les anciens députés.

Pistouret.

Ah ! ah ! & comment ont donc fait les grands seigneurs , les financiers , pour se ruiner ?

Boniface.

C'est la nation qui leur a tout pris.

Pistouret.

Ah ! ah ! & qu'est-ce qui a profité de leurs dépouilles ?

Boniface.

Personne ; au contraire , ils ne font plus travailler les bourelliers , les carossiers , les selliers , les passementiers , les tapissiers ,

les ébénistes ; ils n'achètent plus rien ; ils n'envoient plus leurs maîtres-d'hôtels à la halle , &c.

Pistouret.

Ah ! ah ! qu'est-ce qui gagne donc à tout cela ?

Boniface.

Je n'en fais rien ; mais c'étoit pour payer les dettes de l'état. La nation a pris aussi tous les biens du clergé.

Pistouret.

Ah ! ah ! comment donc vivent les prêtres , les curés , les évêques , les religieux ?

Boniface.

On impose sur nous 133 millions par an pour remplacer ce qu'on leur a volé.

Pistouret.

Ah ! ah ! les dettes de l'état sont donc payées ?

Boniface.

Non , vraiment , elles sont augmentées
de beaucoup.

Pistouret.

Ah ! ah ! qu'a-t-on donc fait des biens
de l'église ?

Boniface.

On les a vendus.

Pistouret.

Ah ! ah ! qu'a-t-on fait du produit , qui
doit être considérable ?

Boniface.

C'est ce qu'on ne veut pas nous dire.

Pistouret.

Ah ! ah ! de sorte que les biens sont
mangés , & il faut à présent que l'on paye
les ecclésiastiques. Et les pauvres qui vi-
voient aussi des biens de l'église , comment
les nourrira-t-on ?

Boniface.

On mettra aussi un impôt pour eux.

Pistouret.

Ah ! ah ! mais , comment pourra-t-on acquitter tant d'impôts ?

Boniface.

Nous n'y avons jamais songé. Nous ne pensions qu'au plaisir d'être libres.

Pistouret.

Ah ! ah ! vous l'êtes donc beaucoup ?

Boniface.

Oh ! oui , c'est nous-mêmes qui nous gardons.

Pistouret.

Ah ! ah ! vous n'avez donc plus de gardes à pied & à cheval ?

Boniface.

Nous en avons toujours ; mais c'est égal , nous sommes environ quarante mille qui montons la garde chacun à notre tour.

Pistouret.

Ah ! ah ! ceux qui ont des affaires qui ne leur permettent pas de la monter ?

Boniface.

Ils payent.

Pistouret.

Ah ! ah ! c'est encore un impôt ?

Boniface.

Oui , si vous voulez ; mais pour n'être pas esclaves , il faut bien qu'il en coûte quelque chose.

Pistouret.

Ah ! ah ! vous n'obéissez donc plus à personne ?

Boniface.

Nous obéissons à la nation , à la loi ;
& au roi.

Pistouret.

Ah ! ah ! mais c'étoit la même chose autrefois ?

Boniface.

Oh ! que non ; il y avoit cette Bastille que nous avons prise & détruite.

Pistouret.

Ah ! ah ! a-t-on pris & détruit aussi toutes les autres prisons ?

Boniface.

Non , il faut bien qu'il y en ait.

Pistouret.

Ah ! ah ! & pourquoi en vouloit-on à celle-là plus qu'aux autres ?

Boniface.

Parce que . . . Je ne puis pas te le dire. C'étoit pour faire enrager les aristocrates.

Pistouret.

Ah ! ah ! qu'est-ce que c'est que les aristocrates ?

Boniface.

D'où viens-tu donc , que tu me fais cette question ? Ce sont les ennemis de la nation , ceux qui étoient cause que . . . On te dira ça , pour moi je n'y comprends rien.

Pistouret.

Ah ! ah ! ont-ils tué quelqu'un ?

Boniface.

Au contraire , il y en a eu beaucoup de tués.

Pistouret.

Ah ! ah ! mais comment ont-ils fait ?

Boniface.

Comme nous , excepté qu'il y en avoit de nobles , de riches.

Pistouret.

Ah ! ah ! font-ils tous nobles ou riches ?

Boniface.

Non , il y en a même beaucoup parmi les bourgeois & le peuple.

Pistouret.

Ah ! ah ! quels crimes ont-ils commis ?

Boniface.

Aucun. Seulement ils ne vouloient pas de la constitution.

Pistouret.

Ah ! ah ! qu'est-ce que cela ?

Boniface.

Ce que c'est ! quoi ! la constitution ?
C'est une chose que l'assemblée nationale a faite.

Pistouret.

Ah ! ah ! qu'est-ce que l'assemblée nationale ?

Boniface.

Ce sont des députés que le roi a fait venir pour le conseiller.

Pistouret.

Ah ! ah ! ce sont eux qui lui ont conseillé de prendre les biens de l'église , de dépouiller les riches , de faire assassiner les aristocrates ?

Boniface.

Ce n'est pas lui qui a ordonné tout cela. Au contraire , il s'y est opposé. Mais ils ont fait prendre les armes contre lui ; ils ont débauché les soldats ; ils l'ont menacé ; ils ont voulu le faire assassiner ; ils l'ont emprisonné ; il a bien fallu qu'il consentît à tout.

Pistouret.

Le roi n'est donc plus le maître ?

Boniface.

Non , ce sont les députés à l'assemblée nationale , les administrateurs de département , les districts , les officiers municipaux , les juges , les jacobins , les cordeliers , les feuillans , les sections.

Pistouret.

Combien cela fait-il donc de maîtres ?

Boniface.

Deux ou trois millions.

Pistouret.

Et vous dites que vous êtes libres !

Boniface.

Sans doute , parce que c'est nous qui les choisissons.

Pistouret.

Comment donc cela se fait-il ?

Boniface.

Nous nommons des électeurs qui nomment , à leur tour , tous ces maîtres-là ,

excepté les jacobins , les cordeliers , les feuellans & les autres clubistes qui s'arrangent seulement pour que les électeurs soient pris parmi eux , & ensuite pour que les places leur soient données par les électeurs.

Pistouret.

Mais on ne doit pas s'entendre au milieu de tant de gens qui gouvernent.

Boniface.

Aussi tout ne va-t-il pas aussi bien qu'ils nous l'ont fait espérer. Nous sommes menacés de manquer de pain ; le commerce ne va pas ; les ouvriers n'ont rien à faire ; les bons s'en vont ailleurs , & les mauvais meurent de faim ; les grands seigneurs , les nobles , tous les gens riches s'en vont ; mais ce qui nous chagrine le plus , c'est que nous n'avons plus ni louis , ni écus , ni monnoie d'argent.

Pistouret.

Comment faites-vous donc pour vous en passer ?

Boniface.

Nous avons des assignats.

Pistouret.

Ah ! ah ! qu'est-ce que des assignats ?

Boniface.

Ce sont des papiers auxquels on est convenu de donner différentes valeurs ; nous avons aussi des billets patriotiques de cent sous , de cinquante sous ; des billets de sections de quarante sous , de trente sous , de vingt sous , de dix sous. Il y en a aussi de différens particuliers , de brocanteurs , d'agiateurs , de recruteurs , d'épiciers , de cabartiers &c.

Pistouret.

C'est donc le roi & le gouvernement qui répondent de tous ces billets ?

Boniface.

Non , ils ne répondent que des assignats.

Pistouret.

Si tous les gens qui font ces billets

faisoient banqueroute & s'en alloient ; ce seroit le peuple qui souffriroit le plus , parce que les bourgeois , les marchands , les riches n'en n'ont que pour leurs besoins. Ils ne les accaparent surement pas.

Boniface.

Tu as bien raison ; mais que veux-tu que nous y fassions ? Nous n'avons plus que des gros sous ; encore n'a-t-on plus de cuivre pour en faire de nouveaux.

Pistouret.

Je vois , mon cher ami , par ce que tu me dis , & par ce que tu ne m'as pas encore dit , que la France est dans une bien fâcheuse situation.

Boniface.

Il est vrai.

Pistouret.

Qu'est-ce qui vous a donc donné l'idée de faire tous ces changemens ; de vous soulever contre un roi dont toute l'E-

rope admire la bonté ; de dépouiller le clergé qui par-tout venoit au secours des pauvres ?

Boniface.

On dit que ce sont les philosophes ; les protestans , les économistes , les jansénistes , les martinistes , les cagliotristes , les mesméristes , les académistes , les clubistes & un tas de vermines de la même espèce.

Pistouret.

Ah ! ah ! comment trouve-tu tout ce qu'ils ont fait ?

Boniface.

A te dire vrai , bien mauvais ; mais je n'osois pas te le dire , parce que tu pourrois être patriote. Il ne faut pas se déboutonner avec tout le monde. J'y ai été pris quelquefois ; je croyois parler à des gens raisonnables , & je me faisois des querelles.

Pistouret.

Ah ! ah ! il n'est donc pas permis de

dire ce qu'on pense ; tu disois cependant que nous étions libres.

Boniface.

Bah , libres ! Est-ce que les jacobins ne font pas la guerre à tous ceux qui ne pensent pas comme eux.

Pistouret.

Ah ! ah ! quest - ce donc encore que ces jacobins ?

Boniface.

Ce sont des gens qui tirent vanité du mal qu'ils font. Tu as entendu parler des maillotins , des armagnacs , des bourguignons , des ligueurs , des frondeurs de l'ancien temps , ce sont des anges auprès des scélérats qu'on appelle jacobins.

Pistouret.

Pourquoi les souffre-t-on ? Pourquoi leur permet-on de s'assembler ? Vous êtes tous armés , & vous ne savez pas vous débarrasser de cette maudite engeance. A quoi les connoît-on ?

Boniface.

Ils ont presque tous les faces coupées ou les cheveux gras , taillés court & en rond ; on les distingue aussi à leur mine sinistre & plate , à leurs yeux hagards , féroces , à leur air chagrin , foudieux. Ils font beaucoup de mal à Paris ; mais ils en font encore davantage dans les provinces.

Pistouret.

Ils font donc en plus grand nombre que les honnêtes gens , puisqu'on n'ose pas les attaquer ?

Boniface.

Ils ne font pas un sur cent ; mais on les a laissés disposer de toutes les places d'administrateurs , de juges & de députés. Tiens , la nouvelle assemblée nationale n'est composée que de ce qu'il y avoit dans la province de plus enragés parmi les jacobins ; elle l'est si mal qu'on croit être dans leurs clubs même , ou dans celui des

cordeliers, dans celui de la société fraternelle.

Pistouret.

Ah ! ah ! ont-ils déjà dépouillé quelqu'un ?

Boniface.

Non , ils n'en ont pas encore eu le temps ; mais ils se sont injuriés , presque battus , & ils ont parlé du roi , avec une insolence qui a révolté même les anciens députés du côté gauche. Ils ne veulent pas qu'on l'appelle *Sire* ni *Votre Majesté*. Les gardes nationaux sont furieux , car ils aiment Louis XVI , & j'en fais plusieurs qui ont juré de ne pas monter la garde au manège ; d'ailleurs ce début fait trembler. Nous avons besoin du repos & de la paix.

Pistouret.

Veux-tu que je te dise : vous n'en jouirez jamais tant que vous aurez deux au-

torités en France. Surtout quand vous aurez une assemblée nombreuse qui s'arrogera le droit de lutter avec le roi , ne fût-elle pas composée comme celle dont tu me parles , de fous , de méchans , de gens sans talens , sans esprit , sans éducation , de protestans , de schismatiques , de moines défroqués , de têtes chaudes , d'avocats , de procureurs , de manans ; mais , Adieu , au revoir.

us
-
ne
nt
de
-
s,
,
;

